

## UN ANGE AU SECOURS DU PORTIQUE

### Autour de la traduction du *Manuel* d'Épictète par Politien

---

**Stéphane Mercier**

Université Catholique de Louvain

Institut Supérieur de Philosophie

14, Place du Cardinal Mercier

B-1348 Louvain-la-Neuve, Belgique

[stephane\\_mercier@hotmail.com](mailto:stephane_mercier@hotmail.com)

**Résumé.** — Cette étude porte sur la manière dont Ange Politien (1454-1494) défend contre l'un de ses collègues humanistes la valeur de la doctrine stoïcienne d'Épictète dont il s'est fait le propagateur en publiant, en 1479, une traduction latine de l'*Enchiridion*. Il n'est pas anodin que, dans la Florence du XVe siècle qui apparaît à bien des égards comme le berceau d'une renaissance platonicienne, Politien choisisse de défendre Épictète en l'arbutant sur la doctrine de Platon et dans le prolongement de qui il s'inscrirait. Ce faisant, Politien témoigne d'une réception très orientée de la pensée stoïcienne et se place lui-même dans la suite des lectures néoplatoniciennes du *Manuel*, celle Simplicius (VIe siècle) en tête. Le présent article se concentre sur le texte de la lettre adressée par Politien pendant l'été 1479 à son collègue et contradicteur Bartolomeo Scala, puisque c'est dans cet écrit qu'il réagit aux critiques lancées par ce dernier contre la doctrine d'Épictète.

En 1958, Revilo Oliver<sup>1</sup> observait que la traduction du *Manuel* d'Épictète par Ange Politien faisait partie du petit nombre de ces traductions dues à des Humanistes qui possédaient une valeur littéraire propre et qu'elle était en outre la seule, à sa connaissance, à laquelle avait été accordé « l'honneur inhabituel d'être réimprimée à notre époque non pas à titre de complément d'érudition mais pour le lecteur ordinaire »<sup>2</sup>. Si, en son temps, Oliver pouvait renvoyer à l'édition milanaise du texte de Politien par Giuseppe Rensi en 1926<sup>3</sup>, sa remarque reste aujourd'hui encore d'actualité. En effet, peu

---

<sup>1</sup> Dans son art. « Politian's Translation of the *Enchiridion* », in *Transactions and Proceedings of the American Philological Association* 89, pp. 185-217 (existe sous forme de fichiers images accessibles via le site Internet de la revue [<http://www.jstor.org>] pour les abonnés).

<sup>2</sup> R. Oliver (1958), p. 186 : « (...) it is one of the very few Humanistic translations that has a literary value of its own, and the only one, I believe, that has been accorded the unusual honor of being reprinted in our time not as an adjunct of scholarship, but for the general reader, (...) ».

<sup>3</sup> Giuseppe Rensi (éd.), *Epicteti Stoici Enchiridion ab Angelo Politiano e Graeco versum*, Milan, 1926.

de traductions latines d'œuvres grecques sont proposées dans des textes « grand public », mais les éditions Garzanti, dans leur collection bien connue de textes bilingues grec-italien ou latin-italien, proposent une édition du *Manuel* où, à côté du texte grec et d'une traduction italienne moderne, on trouve non seulement l'adaptation italienne de Giacomo Leopardi (1825) mais également la version latine due à Ange Politien au quinzième siècle<sup>4</sup>.

Outre la valeur propre de cette traduction et sur laquelle nous passerons brièvement, un autre élément a plus spécifiquement retenu notre attention : peu de temps après avoir publié son travail, Ange Politien dut faire face à des critiques ciblées de la part d'un humaniste alors influent à Florence, un certain Bartolomeo Scala. La réponse sous forme de lettre que lui adressa Politien en défense d'Épictète (*Pro Epicteto stoico epistola*) témoigne d'une manière originale de mettre en valeur la solidité de la doctrine stoïcienne en l'appuyant sur celle de Platon, dont l'Occident redécouvrait à cette époque toute la profondeur<sup>5</sup>. Cette assomption massive de l'héritage platonicien constitue un jalon essentiel de l'histoire du mouvement humaniste, et plus particulièrement de l'humanisme florentin. La lettre de Politien, pour n'être qu'un détail de cette histoire, nous paraît constituer une illustration exemplaire de cet état d'esprit : un Ange vient au secours du Portique et affermit ses fondations en l'appuyant sur le roc de l'Académie.

### **Ange Politien**

Ange Politien est né le 14 juillet 1454 à Montepulciano dans les Abruzzes et s'appelait Agnolo Ambrogini. Toutefois, selon la coutume des humanistes, il le changea en Angelus Politianus<sup>6</sup> dans le cours de son adolescence. Orphelin de père dès l'âge de dix ans, il vivait dans une situation précaire et sa mère l'envoya étudier à Florence où il pourrait demeurer auprès d'un parent. Il vécut donc, mais fort chichement. Manifestement

---

<sup>4</sup> Epitteto, *Manuale*. Con la versione latina di Angelo Poliziano e il volgarizzamento di Giacomo Leopardi. Introduzione, traduzione e note di Enrico V. Maltese, Garzanti, Coll. « I grandi libri Garzanti », 2000<sup>3</sup> (1990 pour la 1<sup>ère</sup> édition).

<sup>5</sup> Le premier manuscrit complet de Platon n'est arrivé en Occident qu'en 1438, à l'époque du Concile de Florence qui devait tenter une nouvelle fois de rétablir l'union entre les Églises d'Occident et d'Orient. Le Moyen-Âge ne connaissait Platon que par un nombre limité de textes (ainsi par exemple une partie du *Timée* grâce à Calcidius et son célèbre commentaire).

<sup>6</sup> Le nom même de Politianus renvoie à Montepulciano, dont le nom latin est Mons politianus.

très doué – bien que sa famille n'ait pas paru y être très sensible<sup>7</sup> –, Ange découvrit rapidement que l'étude constituerait, avec la poésie, le grand amour de sa vie<sup>8</sup>.

Au *Studio* de Florence, il fréquenta des maîtres prestigieux, et particulièrement le « personnage sacré »<sup>9</sup> que fut Jean Argyropoulos, le grand érudit byzantin qui demeura à Florence entre 1456 et 1471 puis entre 1477 et 1481<sup>10</sup> : « Argyropoulos était, écrit Ida Maïer, aux yeux des Florentins le 'prince de la science' mais aussi le guide infallible dans les chemins qui mènent à la sagesse et à la vérité »<sup>11</sup>. Une forte présence d'intellectuels byzantins et d'humanistes proches de Marsile Ficin faisait alors baigner Florence dans une atmosphère platonicienne particulièrement vive.

En 1473, Politien est intégré à la *familia* du puissant mécène florentin Laurent de Médicis dit le Magnifique, qui met un terme à la situation d'indigence et de précarité qu'avait jusqu'alors connue le jeune homme. Ce ne fut cependant pas sans effort qu'il bénéficia de cette protection sollicitée depuis 1469 au moins, puisque c'est à cette époque qu'il dédicaça au Médicis sa traduction en hexamètres latins du deuxième chant de l'*Iliade*. Il devait encore y ajouter le troisième chant vers la fin 1472 ou le début 1473, quand enfin Laurent le prit sous son aile, probablement pour déterminer Politien à poursuivre cette entreprise, qu'il n'interrompit qu'en 1475 au terme du sixième chant. À cette époque, Laurent de Médicis, qui a pour le talent de Politien une admiration évidente, choisit d'en faire, à vingt-et-un ans, le tuteur de son héritier, le jeune Piero alors âgé de trois ans. Cette promotion, pour n'être pas particulièrement agréable – quel jeune homme talentueux a envie de jouer les précepteurs pour un enfant à peine capable de se tenir debout ? – , témoigne du moins de la confiance du Magnifique.

Toutefois, cette nouvelle situation était lourde de tensions latentes qui allaient rapidement paraître au grand jour : Clarice, la mère du jeune Piero, était affligée d'un tempérament instable et névrosé, et son piétisme exacerbé voyait d'un très mauvais œil

---

<sup>7</sup> Cf. la référence à l'ouvrage de Del Lungo donnée par R. Oliver (1958), p. 187.

<sup>8</sup> Pour preuve de son talent précoce, on donnera volontiers en exemple le travail de traduction de l'*Iliade* en hexamètres latins, qu'il reprit au début du deuxième chant où l'avait laissé Arretinus (Carlo Marsuppini) – Ange n'était alors âgé que de quinze ans.

<sup>9</sup> I. Maïer (1966), *Ange Politien. La formation d'un poète humaniste (1469-1480)*, Genève, Droz, p. 25.

<sup>10</sup> Sur ce personnage, cf. Giuseppe Cammelli (1941), *Giovani Argiropulo*, Florence, Le Monnier.

<sup>11</sup> I. Maïer (1966), p. 26. Politien participait lui aussi à l'enthousiasme de ses contemporains pour Argyropoulos comme on le voit dans deux épigrammes de 1473, où il parle de lui comme d'une « tête sacrée » (ιεράς κεφαλᾶς) et le désigne comme « chef de file de la sagesse » (σοφίας πρόμος) « à la bouche d'or » (χρυσέω... στόματος). Parmi les autres maîtres prestigieux que fréquenta Politien, il faut citer Cristoforo Landino (1424-1504), Andronicos Callistos (m. v. 1478), un protégé de Bessarion qui avait remplacé Argyropoulos en 1471, Demetrios Chalcondylas (1423-1511), un autre byzantin qui prit la succession de Callistos à partir de 1475.

qu'un humaniste pétri de culture latine classique – c'est-à-dire païenne – fût chargé d'éduquer son fils. Cet état des choses devait durer jusqu'en mai 1479. Profitant alors d'une absence de son mari, Clarice mit Politien à la porte. Mais ce dénouement allait être vécu comme un soulagement : Laurent comprit que sa femme ne pouvait décidément pas supporter le jeune homme et choisit de lui offrir un salaire et une résidence dans sa villa de Fiesole. Là, Politien put se consacrer pleinement aux travaux d'érudition et d'écriture auxquels son affectation au service de l'héritier des Médicis ne lui avait pas permis de donner libre cours. C'est alors qu'il traduisit entre autres œuvres le *Manuel* d'Épictète, à côté des *Problemata* attribués à Alexandre d'Aphrodise et des *Amatoriae narrationes* de Plutarque.

Mais cette situation privilégiée ne devait durer que quelques mois : en décembre 1479, la situation politique du Magnifique était devenue plus que préoccupante et, aux yeux de beaucoup, ce n'était plus qu'un homme fini qui avait son avenir derrière lui. À la suite d'un malentendu entre Laurent et Politien, les deux hommes se brouillèrent au moment où le Magnifique quittait Florence pour tenter de rétablir sa situation. De son côté, Politien se mit en quête de mécènes dans le nord de l'Italie avant de revenir vers Laurent qui, en quelques semaines, avait triomphé contre toute attente des difficultés qui s'étaient dressées en travers de sa route. Finalement tout finit par s'arranger et, vers la fin de l'été 1480, Politien fut nommé professeur au *studio* de Florence ; il avait vingt-six ans. C'était alors une position infiniment enviable et très estimée, avec un salaire à la mesure du prestige de ce poste : 50 florins par an en 1480 (somme « normale »), 200 dès 1482 et 450 en 1491, auxquels venaient s'ajouter plusieurs bénéfiques ecclésiastiques qui assuraient dès lors à Politien une situation plus que confortable. Avec Horace, il pouvait enfin s'exclamer : « Ex humili potens ! » (*Odes* III xxx 12), le pauvre orphelin vivant dans l'indigence était devenu un savant riche, reconnu et respecté, possédant une grande villa à Florence et une résidence secondaire à Fiesole<sup>12</sup>. Il n'avait plus alors qu'un désir, d'ailleurs identique à celui dont brûlait Pline le Jeune : une célébrité s'étendant aux générations futures : « Arsi paene semper – nimis improbe forsitan, sed arsi tamen

---

<sup>12</sup> Peut-être avait-il également une femme dans sa vie. La question est débattue : Politien étant clerc, sa situation, précisément pour ce motif, n'était elle-même pas très claire sur ce point et ne fait pas l'unanimité. Oliver (1958, p. 191 n. 16) soutient pour sa part que les écrits de Politien, à bien les lire, suggèrent qu'il n'était pas indifférent aux charmes féminins, mais se montrait toujours infiniment réservé en abordant ces matières : « Although Politian, unlike most of the Humanists of his day, has left little of the kind of verse that Victorians considered indelicate, and in his extant letters show complete reserve on such matters, a careful reader of his works, I believe, will not doubt that he deeply appreciated and enjoyed the charms of women ».

semper studio famae perpetuae »<sup>13</sup>. C'est pendant cette période de douze années (1480-1492) que Politien composa l'une des ses œuvres majeures, les fameuses *Silves*, quatre leçons inaugurales proposées sous forme poétique<sup>14</sup>, et dans lesquelles on s'accorde à reconnaître l'une des œuvres phares du grand humaniste.

Laurent de Médicis mourut en 1492, laissant derrière lui un fils de vingt ans – trop peu pour soutenir le poids colossal de l'héritage du Magnifique. Politien de son côté conservait sans doute son salaire et continuait d'accumuler de nouveaux bénéfices ecclésiastiques, mais l'atmosphère se dégradait rapidement autour de lui et sa situation devint vite intenable, en dépit des quelques amis qui lui restaient et parmi lesquels il faut citer le célèbre Jean Pic de la Mirandole<sup>15</sup> ainsi que le jeune Piero de Médicis, qui conservait à son ancien précepteur toute son affection. Mais les anciens ennemis du Magnifique, après avoir été contraints d'enfouir leur haine du temps où celui-ci vivait encore, secouaient le joug des Médicis, déchaînant leur haine contre les favoris de Laurent. Politien est alors au cœur de la tourmente, et le tableau que dresse R. Oliver de sa situation est accablant :

Politien devint la cible de presque toutes les passions politiques d'un état malade. Pour les membres survivants de la vieille aristocratie si constamment humiliée par les Médicis, Politien ressemblait à un parvenu vendu à la tyrannie. Pour la populace, il représentait la supériorité de la culture, une chose toujours haïssable en soi. La branche cadette des Médicis, sottement occupée par la sédition au-dedans et la trahison au dehors, le considérait comme un obstacle à éliminer. Pour le conglomerat de bigots, d'hypocrites et de canailles qui se formait autour de la sinistre figure de Savonarole, il était le symbole du 'paganisme'. Pour les catholiques plus orthodoxes, le fait qu'il fréquentait intimement Pic de la Mirandole le rendait suspect d'hérésie<sup>16</sup>.

---

<sup>13</sup> Cité par Oliver (1958), p. 191, n. 18. Pour Pline le Jeune, son désir d'obtenir par ses écrits une gloire immortelle est une thématique récurrente dans ses *Lettres* ; cf. p. ex. IX iii 1 : « (...) ego beatissimum existimo, qui bonae mansuraeque famae praesumptione perfruitur certusque posteritatis cum futura gloria uiuit » (à noter cependant cette observation en I viii 14 : « Sequi enim gloria, non appeti debet. Etc. »).

<sup>14</sup> *Manto* (1482), *Rusticus* (1483), *Ambra* (1485), et *Nutricia* (1486).

<sup>15</sup> Jean Pic de la Mirandole (1463-1494) avait rencontré Politien lorsque celui-ci était âgé de 25 ans et que lui-même n'en avait que 16. Leur amitié semble remonter au second séjour de Pic à Florence en 1484.

<sup>16</sup> « Politian became the target of almost all the political passions of a diseased commonwealth. To the surviving members of the old aristocracy that the Medici had so consistently humiliated, Politian seemed the *parvenu* hireling of tyranny. To the rabble, he represented the superiority of culture, ever a thing hateful in itself. The cadet branch of the Medici, fatuously engaged in sedition at home and treason abroad, regarded him as an obstacle to be removed. To the conglomeration of bigots, hypocrites and scoundrels that was forming about the grim figure of Savonarola, he was the symbol of 'paganism'. To more orthodox Catholics, his intimate association with Pico della Mirandola made him suspect of heresy », Oliver (1958), p. 193.

Toutefois cette situation ne devait plus durer bien longtemps. Vers le début de l'automne 1494, Politien, alors âgé de quarante ans, tomba malade et mourut au bout de quelques jours, le 28 septembre, tandis que déjà des envieux se disputaient ses bénéfices. C'était un empoisonnement, peut-être commandité par ceux qui, quelques semaines plus tard, feraient administrer à Pic de la Mirandole une drogue qui l'emporterait à son tour le 17 novembre de la même année. Non contents de tuer l'homme, les ennemis de Politien se sont efforcés de ruiner sa mémoire, allant jusqu'à dissimuler ou détruire plusieurs de ses œuvres, si l'on en croit le regret formulé par Alde Manuce<sup>17</sup>. Au moment de la publication de ses *opera omnia* en 1498, elles ne sont déjà plus que les *opera quae supersunt...* Par un nouveau caprice du destin et comme si tout cela n'était pas encore assez, Alessandro Sarti, que Manuce avait chargé de préparer l'édition des œuvres de Politien, était un opportuniste de bas étage soucieux avant tout de sa propre gloire et qui n'hésita pas à maltraiter les textes (dans une mesure que nous ne sommes cependant pas en mesure d'évaluer) s'il jugeait que cela pouvait servir sa propre cause.

Malgré l'acharnement de ses ennemis et les assauts de la Fortune, l'œuvre de Politien lui a pour une part survécu et a permis à sa gloire de subsister jusqu'à nos jours – « non omnis moriar ! », disait encore Horace (*Odes* III xxx 6). Non pas que sa renommée soit particulièrement étendue, mais sa flamme n'est pas éteinte et c'est déjà en soi une belle victoire. Du reste, comme le dit Pline le Jeune, c'est une erreur de croire, comme le font souvent les hommes, que la véritable gloire est davantage une affaire d'étendue que de hauteur : « Nescio quo pacto uel magis homines iuuat gloria lata quam magna »<sup>18</sup>. C'est là toute la différence qui sépare la simple renommée de la gloire véritable.

### **La traduction du *Manuel* et la dédicace au Magnifique**

Le loisir dont put jouir Politien après que Clarice l'eut chassé de sa maison et que le Magnifique lui eut accordé de résider dans sa villa de Fiesole ne devait donc pas être inactif, comme nous l'avons dit. La traduction du *Manuel* a probablement été la première entreprise de ces mois d'intense activité, selon la conjecture de R. Oliver qui situe très

---

<sup>17</sup> Sur Alde Manuce et Politien, cf. Léon Dorez (1896), art. « Études aldines III : Alde Manuce et Ange Politien », in *Revue des bibliothèques* 6, pp. 311-326. Voir également, pour la suite de notre propos, Id. (1898), art. « La mort de Pic de la Mirandole et l'édition aldine des œuvres d'Ange Politien (1494-1498) », in *Giornale storico della letteratura italiana* 32, pp. 360-364. Pour d'autres références, cf. R. Oliver (1958), pp. 185-186.

<sup>18</sup> Pline le Jeune, *Lettres* IV xii 8, que l'on rapprochera volontiers de III xvi 1 : « Annotasse videor facta dictaque uirorum feminarumque alia clariora esse, alia maiora ».

précisément ce travail entre le 22 mai et le 8 juin 1479<sup>19</sup>. À cette époque, il existait déjà une autre traduction du *Manuel*, signée par Niccolo Perotti, un disciple de Bessarion, qui l'avait dédiée au Pape Nicolas V en 1451<sup>20</sup>. Mais cette traduction ne paraît pas avoir connu une fortune très considérable et il semble bien que Politien n'ait pas même été au courant de son existence<sup>21</sup>.

Le texte de la traduction de Politien nous est malheureusement parvenu corrompu ou mutilé, à un point tel que la documentation dont nous disposons est insuffisante pour parvenir à réaliser une édition critique vraiment satisfaisante<sup>22</sup>. Politien lui-même avait été contraint de faire face à des difficultés textuelles autrement considérables, qui l'ont conduit à devoir suppléer aux carences et incorrections des manuscrits grecs à sa disposition, comme il l'écrit à Laurent de Médicis dans son épître dédicatoire :

Alors que j'entreprenais de rendre en latin cette œuvre, pour rendre raison en quelque façon de ce loisir si doux que tu m'as accordé, je suis tombé sur deux copies absolument criblées de fautes et largement mutilées en de nombreux passages. Aussi, et comme j'entendais que les autres copies existant par ailleurs n'étaient guère différentes, je me suis permis, là où un chapitre manquait ou ne subsistait qu'à moitié, d'y suppléer aussi fidèlement que possible en recourant aux propos de Simplicius, qui a commenté cet ouvrage<sup>23</sup>.

Simplicius, l'un des derniers grands noms de la philosophie païenne<sup>24</sup>, avait en effet proposé un vaste commentaire du *Manuel* d'Épictète que les néoplatoniciens avait « récupéré » en l'intégrant au cursus des études pratiquées dans l'école d'Athènes.

---

<sup>19</sup> R. Oliver (1958), p. 199. Le 6 mai, Politien écrivait à Laurent pour lui expliquer que Clarice l'avait chassé du poste de précepteur qu'il occupait alors auprès du jeune Piero ; le 22 mai, il arrivait à Fiesole où le Magnifique avait réservé des appartements à son intention – cf. I. Maier (1966), p. 422.

<sup>20</sup> R. Oliver a consacré une étude à cette question en 1954 : *Niccolo Perotti's Version of the Enchiridion of Epictetus*, University of Illinois Press, Urbana.

<sup>21</sup> Il ne l'a donc pas plagiée, ainsi que l'a montré R. Oliver (1957), dans son art. « Era plagiaro Poliziano nelle sue traduzioni di Epitteto e di Erodiano ? », in AA. VV. (1957), *Il Poliziano e il suo tempo*, Florence, Sansoni.

<sup>22</sup> E. Maltese (2000<sup>3</sup>), p. 54 : « Un' edizione critica della versione di Poliziano non esiste, e, allo stato attuale delle nostre conoscenze, è compito praticamente impossibile ». Pour un résumé de difficultés liées à l'établissement du texte, voir les pp. 54-56 qui reprennent l'essentiel des considérations sur ce point. Cf. également Oliver (1957), p. 253 et suiv.

<sup>23</sup> « Hoc ego opus cum Latinum facere aggrededer, ut indulti a te nobis huius tam suavis otii rationem aliquam redderem, in duo omnino mendosissima exemplaria incidi pluribusque locis magna ex parte mutilata. Quapropter cum et cetera quaecunque [*sic*] usquam exemplaria extarent non dissimilia his esse audirem, permisi mihi ut, sicubi aliqua capita aut deessent aut dimidiata superforent, ea ego de Simplicii verbis, qui id opus interpretatus est, maxima (quantum in me esset) fide supplerem », éd. Maltese (2000<sup>3</sup>), p. 60.

<sup>24</sup> Né dans les dernières années du cinquième siècle, Simplicius est, avec Damascius et quelques autres, l'un des derniers membres de l'école néoplatonicienne d'Athènes qui s'exilèrent à l'occasion de la fermeture des écoles philosophiques païennes par Justinien en 529.

L'interprétation et la compréhension du texte d'Arrien par Politien est donc nettement marquée par l'influence du néoplatonisme qui confère ici à la doctrine du Portique une coloration particulière. Cette influence, observe Pierre Hadot, ne se limite pas à une mention dans l'épître dédicatoire mais traverse l'ensemble du texte où elle « continue [de s']exercer d'une manière extrêmement importante »<sup>25</sup>. C'est ainsi que la division en chapitres proposée par Politien est identique, dans l'ensemble, à celle de Simplicius (contrairement d'ailleurs à celle de Perotti)<sup>26</sup> ; et lorsqu'il donne aux différents chapitres un titre<sup>27</sup>, c'est encore au philosophe néoplatonicien qu'il emprunte les termes mêmes dans lesquels il exprime brièvement leur contenu. Il y a plus encore : quelquefois c'est Simplicius qui est traduit plutôt qu'Épictète, non pas que Politien ait volontairement interpolé des passages de Simplicius, mais parce qu'il pensait combler les lacunes de son propre texte, comme indiqué dans le passage de l'épître dédicatoire que nous avons cité<sup>28</sup>. Cette influence néoplatonicienne, nous la retrouverons également pour une part dans la lettre *Pro Epicteto stoico* sur laquelle nous allons à présent nous attarder plus longuement.

### La lettre à Scala

Si nous n'avons pas conservé le texte manuscrit de cette lettre de Politien à Bartolomeo Scala, il a heureusement été sauvé de l'oubli par l'édition aldine de 1498, qui constitue par conséquent notre unique source pour ce document<sup>29</sup>.

---

<sup>25</sup> P. Hadot (1987), p. 336 dans son art. « La survie du commentaire de Simplicius sur le *Manuel* d'Épictète du XVe au XVIIe siècles : Perotti, Politien, Steuchus, John Smith, Cudworth », in Ilsetraut Hadot (éd.), *Simplicius. Sa vie, son œuvre, sa survie*. Actes du Colloque International de Paris (28 sept. – 1<sup>er</sup> oct. 1985), Berlin – New York, Walter de Gruyter, 1987, pp. 326-367.

<sup>26</sup> P. Hadot (1987) met en parallèle la division de Politien et de Simplicius qui ne se distinguent qu'à deux reprises dans la division des chapitres dans son Appendice 9, pp. 358-364. La césure au niveau du chapitre 22 (« Secunda pars etc. ») et que l'on trouve chez Politien est également due à Simplicius.

<sup>27</sup> Une « initiative (...) très heureuse », pour reprendre les termes de P. Hadot (1987, p. 336) à la suite de L. Zanta (1914), *La traduction française du Manuel d'Épictète d'André de Rivaudeau au XVIe siècle*, Paris, pp. 27-28.

<sup>28</sup> Là encore, P. Hadot (1987), dans ses Appendices 10 à 14 (pp. 364-367), a proposé un relevé systématique des passages concernés, qui se trouvent aux chapitres 55, 56, 62, 64 et 66 de Politien, c'est-à-dire nos chapitres 40, 41, 47, 49 et 5.

<sup>29</sup> Le lecteur contemporain peut prendre connaissance de ce texte soit en consultant directement l'édition aldine des œuvres de Politien, disponible sous forme de fichiers images sur le site Internet de la Bibliothèque Nationale de France [<http://gallica.bnf.fr>] : le titre exact de l'édition aldine des œuvres de Politien est *Omnia opera Angeli Politiani, et alia quaedam lectu digna, quorum nomina in sequenti indice videre licet* (1498) ; le site de la BNF propose également une édition numérique sous forme

Ange Politien et Bartolomeo Scala (1430-1497), chancelier de la République de Florence depuis 1464, ne semblent pas s'être mutuellement appréciés<sup>30</sup>, bien qu'ils paraissent avoir entretenu, pour un temps du moins, des rapports courtois. Pour une part, cela tient sans doute au fait que l'un et l'autre étaient en bons termes avec Laurent de Médicis, et qu'il pouvait être opportun de ne pas se déchirer ouvertement entre amis du Magnifique<sup>31</sup>. Mais lorsque parut, à la fin du printemps ou au début de l'été 1479, la traduction par Politien du *Manuel* d'Épictète, Scala réagit vivement en adressant au traducteur une lettre de critiques qui est aujourd'hui perdue mais dont nous avons conservé la réponse. Celle-ci est datée du 1<sup>er</sup> août 1479 par l'édition aldine.

Après avoir résumé brièvement les griefs de Scala, Politien entreprend d'y répondre non sans y apporter le plus grand soin. Il fait si bien que, parvenu au terme de son propos, il croit bon de s'excuser pour la longueur de sa lettre ; mais, ajoute-t-il, il n'y a dans cette réponse rien de trop, que ce soit sur le plan du contenu ou de la manière de le présenter :

Ces arguments, que j'avancerais pour défendre Épictète, sont ceux qui pour l'heure se présentent à mon esprit ; que leur nombre soit excessif eu égard à ce que requiert la nature d'une lettre, je le sais. Mais il me semble qu'ils ne sont ni plus nombreux ni plus longuement exposés qu'il ne convenait<sup>32</sup>.

Quels sont donc les reproches adressés par Scala à Épictète et dont Politien va tâcher de laver le vieux sage de Nicopolis ? La réponse tient en trois mots : obscurité (*obscura*), inaccessibilité (*supra hominis vires*) et fausseté (*falsa*). Dans le *Manuel*, il est question d'entrée de jeu des œuvres qui nous sont « propres » : mais que ce sont ces

de fichiers images des éditions de Venise et de Paris (1512) ainsi que de Lyon (1528 et suiv.) de ses œuvres complètes.

De manière plus commode – et c'est cette édition que nous citerons ici –, on consultera le E. Garin (éd.), *Prosatori latini del Quattrocento*, Milan, 1952, qui propose le texte intégral de cette lettre (bilingue latin-italien) aux pp. 910-924.

<sup>30</sup> R. Oliver (1958) observe que « there seems always to have been a latent hostility between Politian and Scala, who was twenty-four or twenty-six years older than he and appears to have been the most insufferable type of 'self-made' man », p. 198, n. 38.

<sup>31</sup> Après la mort de Laurent de Médicis, le caractère tendu des relations entre les deux hommes devait apparaître plus manifestement (échange de lettres animées pendant l'hiver 1493-4, cf. Maïer [1966], pp. 435-436 pour la chronologie), d'autant que Politien semblait avoir des vues sur la fille de Scala (il lui adressa plusieurs épigrammes grecques en 1493), comme l'écrit encore Oliver (*loc. cit.*) : « (...) formal courtesy was maintained until the death of Lorenzo. Hostilities then became open, precisely at the time that Politian was paying court to Scala's beautiful and learned daughter ».

<sup>32</sup> « Haec, quae pro Epicteto dicerem in praesentia succurrerunt, eaque plura nimium fuisse intelligo quam epistolae ratio postularet. Non plura tamen neque pluribus, ut arbitror, explicata, quam oportuerit », éd. Garin (1952), p. 924. Toutes les traductions de Politien sont de nous.

*opera nostra*<sup>33</sup>, voilà qui est insuffisamment expliqué. Ensuite, la morale des stoïques est hors d'atteinte parce que l'homme ne peut l'emporter contre la nature. Troisième et dernier grief : Épicète commet une erreur sur la réalité métaphysique de l'homme en reléguant son corps à l'ordre des choses qui ne dépendent pas de nous, tandis qu'il serait plus exact de dire que l'homme est un composé d'âme et de corps<sup>34</sup>.

Le ton adopté par Politien au moment de répondre à ces critiques de Bartolomeo Scala peut s'interpréter en deux sens, ironique ou révérencieux et légèrement emphatique ; voyons cela :

À présent donc, il m'appartient, comme il te plaît, de réfuter ces arguments et de dire un certain nombre de choses. Non que je veuille t'apprendre quelque chose – ce serait, comme on dit en grec, un porc qui voudrait en remonter à Minerve<sup>35</sup> –, ni que je me considère, contre toi, comme le champion qui convient à Épicète – je ne me juge en effet pas digne d'un tel honneur, et mon amour pour Épicète n'est pas plus grand, je le sais avec certitude, que le tien – ; [non, si je m'oppose ici à toi,] c'est pour jouer, comme je le puis, le rôle que tu m'as assigné<sup>36</sup>.

On peut voir dans ce texte une entrée en matière tout ensemble humble et pompeuse où le jeune Politien, âgé de vingt-cinq ans, s'adresse respectueusement à un érudit qui a le double de son âge tout en choisissant de se comparer à lui par une image érudite tout à l'honneur de Scala : « Devant toi, j'aurais l'air du porc qui voulait en remonter à Minerve si je prétendais me poser en docteur ». En ce sens, ce n'est pas sans délicatesse que la réfutation est présentée comme un jeu où l'aîné aurait convoqué son cadet pour mettre à l'épreuve son adresse : Scala n'aurait pas eu en vue de critiquer Épicète, puisqu'il l'apprécie plus encore que Politien, mais simplement de proposer au

---

<sup>33</sup> En grec, c'est ce qu'Épicète appelle les τὰ ἐφ' ἡμῖν, qu'il oppose aux τὰ οὐκ ἐφ' ἡμῖν et que l'on peut traduire par « ce qui dépend de nous » par opposition à « ce qui ne dépend pas de nous » (ainsi e. a. chez H. Joly, J.-B. Gourinat ou P. Hadot, que nous préférons à la traduction d'E. Cattin qui oppose « ce qui est à notre portée » à « ce qui est hors de notre portée »).

<sup>34</sup> « Tria autem sunt quae obicis, sed quae vel maxime a praecipendi ratione abhorreant, quod obscura, quod supra hominis vires, quod falsa praeceperit. Obscura, ut cum negas explicatum ab eo [sc. Epicteto] quatenus tandem nostra sint opera. Supra hominis vires, ut cum nos naturae imperio gemere asseveras ; id quod plus posse pollereque affirmas, quam ullam hominis facultatem. Falsa, ut cum corpus contra Epicteti sententiam in nobis esse contendis, quando ex animo, ut ais, constemus et corpore », éd. Garin (1952), p. 912.

<sup>35</sup> L'expression *sus Minervam* vient de Cicéron qui s'en sert à deux reprises : au premier livre de *Academica posteriora* (chap. 5, §18) et dans une lettre à L. Papirius Paetus (*Ad familiares* IX 18, §3). Le proverbe, en grec, se dit ἡ ὕς τὴν Ἀθηνάιν ; le sens est évident : le porc désireux d'en remonter à Minerve figure un ignorant se jugeant sottement en mesure d'enseigner le sage.

<sup>36</sup> « Ea mihi nunc, quando id tibi placet, refellenda dicendaque nonnulla, non quidem ut te doceam, id enim esset quod graece dicitur sus Minervam, neque ut me legitimum Epicteti propugnatorem contra te putem ; non enim vel ego tanto me dignor honore, vel Epicteto tam faveo, quam te illi favere certo scio ; sed ut impositam a te nobis personam, quantum in nobis sit, sustineamus », éd. Garin (1952), p. 912.

jeune homme une occasion de relever un défi et de prouver ainsi sa valeur. Il n'y aurait sans doute pas lieu d'évoquer une autre manière de lire ce texte, si par ailleurs nous avions de Politien l'image d'un disciple fervent de Scala. Mais justement, ce n'est pas cette image que nous avons de lui...

La seconde interprétation est diamétralement opposée à la précédente et voit dans l'humilité de Politien une feinte ironique et grinçante. « Je ne prétends rien t'apprendre, sous peine d'être désigné comme le porc en face de Minerve », dit Politien, mais ce porc qui prétendrait en remonter à la déesse ne se considère assurément pas comme un balourd agreste en face du génie olympien de son contradicteur. Difficile en effet de croire qu'un homme qui, à l'âge de quinze ans, pouvait déjà se permettre de réaliser une traduction de l'*Illiade* en hexamètres latins, pouvait en toute honnêteté se juger si médiocrement.

Du reste, le caractère outrancier de la comparaison confine par sa nature même à l'ironie, et cette dimension sarcastique est encore renforcée par l'idée sous-jacente que l'on peut lire entre les lignes : « Je ne cherche pas à t'apprendre quoi que ce soit, mon cher Scala, ce serait peine perdue puisque tu te fais une telle idée de ton génie que tu aurais l'impression d'être comme Minerve confrontée à ce porc aux prétentions dérisoires ». Quant à la mention de l'affection de Scala envers Épictète, elle ne serait pas moins ironique : qui peut croire en effet à l'estime dans laquelle on tiendrait un homme après l'avoir accusé d'être un doux rêveur – Scala n'a-t-il pas reproché à Épictète de proposer des choses impossibles en s'appuyant sur une fausse doctrine ? – et incapable, qui plus est, de s'exprimer clairement ? Enfin, l'évocation du jeu de rôles imposé par Scala à Politien porte, toujours dans cette perspective, l'ironie à son comble : les arguments qu'il s'agit de détruire sont si peu valables qu'il n'y a pas lieu de les prendre au sérieux, tout cela ne peut être qu'un jeu et rien de plus. La longue réfutation qui suit ce préambule ne contredit pas cette idée, car un acteur peut, et c'est même tout à son honneur, jouer son rôle avec soin et application. Une manière adroite, en somme, de dénigrer la pertinence des critiques de Scala tout en se montrant soi-même beau joueur et en s'attachant à les réfuter comme s'ils méritaient d'être pris au sérieux.

Si la bienveillance suggère de retenir de préférence la première lecture comme une *pia interpretatio*, la vraisemblance semble pencher en faveur de la seconde. D'autant plus que Politien avait noté avec un agacement à peine dissimulé qu'il pensait avoir fait assez en traduisant Épictète, mais, ajoutait-il, les critiques de Scala, semblables au signal de la trompette, l'obligeaient – à contrecœur, sans quoi il n'aurait pas écrit

*putabam a me factum satis* – à prendre les armes à son tour pour se porter au secours du philosophe grec<sup>37</sup>.

La finale cependant mérite que l'on s'y arrête un instant, parce que son interprétation, tout en s'inscrivant dans la suite de ce qui précède, est plus délicate :

Si tu acceptes ces arguments, mon cher Scala, serrons-nous la main en signe d'alliance. Mais si tu ne les admets pas, montre-nous que tu es pour Épicète un champion à la hauteur de l'opposant que tu nous a présenté (...) Mais je te suis reconnaissant de m'avoir invité à ce travail comme à un combat. Un débat contradictoire contribue – c'est également ce que dit Aristote – au progrès de l'intelligence ; déjà Homère qualifiait divinement de *glorieux*<sup>38</sup> le combat lui-même, par lequel les hommes deviennent illustres ; et notre auteur [Épicète] a parlé d'une façon remarquable du caractère ignoble de l'oisiveté. Voilà pourquoi je te demande de me provoquer encore et encore. Nous devons en effet, mon cher Scala, résister aux tourbillons de ce temps par l'étude des lettres et de la philosophie pour vivre autant que nous le pouvons en hommes libres<sup>39</sup>.

« Je te sais gré de m'avoir provoqué à ce duel » : remerciement sincère d'un jeune homme auquel son aîné a fourni l'occasion de prouver sa valeur, ou simple péroraison d'un lutteur satisfait d'avoir pu prouver sa maîtrise après avoir terrassé son adversaire ? Et lorsque Politien demande encore à Scala de lui adresser souvent un exercice de ce genre, faut-il y voir une requête sincère ou une bravade ? À vrai dire et à ne considérer que ce seul passage, il nous paraît hasardeux de nous prononcer dans l'un ou l'autre sens. Même si, en vertu de ce que nous avons déjà dit, la seconde interprétation paraît plus vraisemblable, il ne nous semble pas permis d'écarter pour autant la possibilité de la première. Nous laissons au lecteur le soin de choisir l'interprétation qui lui paraît la plus juste, en lui adressant ce vers de Jacques de Bénévent : « Elige quod melius sit tibi quodque decus »<sup>40</sup>.

---

<sup>37</sup> « Putabam equidem factum a me satis quod Epictetum essem de graeco interpretatus ; tu me ad eum quoque tuendum quasi tuba nunc classicoque excitas », éd. Garin (1952), p. 912.

<sup>38</sup> *Κυδιάνειραν*, en grec dans le texte, a le sens de « illustre, qui rend glorieux ». L'adjectif est utilisé à plusieurs reprises par Homère (*Iliade* I 490, IV 225, XII 325, etc.), notamment pour l'appliquer au combat (ainsi par ex. en *Iliade* IV 225).

<sup>39</sup> « Quae si accipis, mi Scala, coeant jam in foedera dextrae : sin respuis, age jam qualem oppugnatorem praebueris, talem Epicteto propugnatorem praesta (...) Tibi vero quando me ad hanc [sc. laborem] veluti pugnam provocaris gratiam habeo ; pertinet enim id, quod et Aristoteles ait, ad ingenii profectum, contentiosa disceptatio, ut jam divine Homerus pugnam ipsam, quod homines reddat illustres, *κυδιάνειραν* vocet, nec minus egregie noster ignobile otium dixerit. Quare ut me saepe vel irrites etiam atque etiam te rogo. Est enim, mi Scala, reluctandum his temporum turbinibus litterarum et philosophiae studiis, ut jam nos ipsos quantum licet asseramus », éd. Garin, p. 924.

<sup>40</sup> *De uxore cerdonis*, v. 240 (in F. Bertini [éd.], *Commedie latine del XII e XIII secolo*, Gênes, 1998, p. 480). Le texte est disponible sur Internet de l'Unione Academica Nazionale dans l'Archivio della Latinità Italiana del Medioevo [<http://www.uan.it/alim>]. Concernant ce texte, on peut consulter l'art. d'A. Bisanti,

Venons-en à l'argumentation de Politien. Dans son article déjà cité et consacré à l'influence du commentaire de Simplicius au *Manuel*, Pierre Hadot a mis en évidence le rôle du grand philosophe néoplatonicien dans cette riposte proprement apologétique adressée par Politien à Scala. La réponse à la troisième critique, que Politien examinera avant de s'attacher à réfuter la première et enfin la deuxième, est directement inspirée de la préface de Simplicius, qui invoque l'autorité de Platon<sup>41</sup>.

Contre la troisième objection de Scala relative à la fausseté de la métaphysique stoïcienne qui relègue le corps à l'ordre des τὰ οὐκ ἐφ' ἡμῖν, Politien s'autorise donc, à la suite de Simplicius, de la doctrine de Platon pour donner au Portique les assises d'une autorité plus vénérable encore<sup>42</sup>. Le texte invoqué ici est le fameux passage du *Premier Alcibiade* (128a et suiv.) dans lequel le fondateur de l'Académie, par l'organe de Socrate, présente sa théorie du corps comme instrument au service de l'âme. Le développement de ce passage du dialogue platonicien est ici soigneusement exposé par Politien pour établir que le corps, justement parce qu'il est un instrument, ne fait pas partie de ce qui constitue l'homme en propre, son âme. À ce titre, le corps peut être relégué parmi les choses qui ne dépendent pas de nous. Et de noter que, quand bien même la seule autorité de Platon ne suffirait pas, du moins les arguments qu'il développe dans l'*Alcibiade* sont de nature à emporter l'adhésion de tous<sup>43</sup>. La présentation de la doctrine du plus célèbre disciple de Socrate est un calque impeccable du commentaire de Simplicius, comme l'a fait remarquer Pierre Hadot : entre le texte de Politien et celui de Simplicius dans sa préface, il y a ici une équivalence qui ne peut être fortuite<sup>44</sup>.

« A proposito del *De uxore cerdonis* di Iacopo da Benevento », in *Filologia mediolatina* VI-VII (1999-2000), pp. 295-311.

<sup>41</sup> P. Hadot majore peut-être l'influence de Simplicius dans cette lettre en l'étendant à la réponse que fait Politien à la première objection de Scala, tout en observant, dans le cours de son analyse, combien Politien se distingue de son modèle néoplatonicien qu'il ne paraît suivre que de loin en loin. Nous dirons plus volontiers que la réponse à la première objection a sans doute à l'esprit la préface de Simplicius mais ne s'en sert pas au premier chef.

<sup>42</sup> L'entrée en matière est admirable et dispose un horizon mythologique des plus réussis en arrière-plan de la discussion pour lui conférer un souffle épique en filigrane : « Proferam tam in primis nonnulla in medium, et quasi semina jaciam, e quibus quemadmodum fabulae terrigenas viros Thebis aut Colchis satu dentium enatos dicunt, ita ut omnes Epicteti nostri pugnacissimae instructissimaeque copiae exoriantur. Sed ut Homerus irruenti in Graecorum castra Hectori Salaminium Ajacem, ita nos tibi Atheniensem Platonem obiciemus », pp. 912 et 914.

<sup>43</sup> « Jam ergo vel Platonis auctoritate, quae tanta quidem est ut, quasi illa Virgillii fama, 'caput inter nubilo condit' vel ferreis illis suis atque adamantinis rationibus, constare nimirum arbitror non esse in nobis corpus », éd. Garin (1952), p. 914.

<sup>44</sup> Cf. P. Hadot (1987), pp. 355-356. L'Appendice I met en parallèle les deux textes pour mieux faire ressortir le caractère emprunté de l'exposé de Politien.

La réponse à la première objection, dénonçant une soi-disant obscurité de la doctrine proposée par Épictète, se fonde sans doute moins sur la préface de Simplicius que ne le pense Pierre Hadot. C'est que, de façon assez intéressante, on peut remarquer que l'exposé de Politien propose une doctrine sensiblement distincte de celle décrite par Simplicius. Là où le commentateur néoplatonicien fait de l'homme vivant au niveau des vertus « civiles » le destinataire du *Manuel*, Politien destine l'ouvrage à ceux qui se sont hissés à l'ordre des vertus « purificatrices ». Pierre Hadot observe cependant que cette divergence de points de vue tient peut-être au manuscrit de Simplicius utilisé par Politien et qui a pu l'induire en erreur sur ce point<sup>45</sup>. Mais si l'on excepte cette divergence peut-être accidentelle, l'étagement global des niveaux de vertu n'est pas identique chez les deux auteurs et le schéma proposé par Politien remonte à Plotin, sans doute par l'intermédiaire de Macrobie dans son commentaire au *Songe de Scipion*<sup>46</sup>.

Au sommet de la hiérarchie, nous avons les vertus « exemplaires » (*exemplares*), c'est-à-dire le modèle divin des vertus qui trouve sa place dans la substance même de Dieu. Vient ensuite l'ordre des vertus « de l'âme purifiée » (*purgati animi*), c'est-à-dire de l'homme véritablement devenu philosophe en faisant abstraction de la corporéité. On voit ainsi pour quel motif Politien a commencé par répondre à la troisième critique de Scala : la structure hiérarchique des trois ordres de vertus qu'il propose ici présuppose une relégation du corps dans la sphère des τὰ οὐκ ἐφ' ἡμῖν, puisque le processus de purification qui débouche sur l'état du philosophe consiste en une ségrégation d'avec la condition incarnée, des souillures et de la contagion qu'elle induit (ce qui d'ailleurs implique que le philosophe désire la mort)<sup>47</sup>. Troisième et dernier étage sous les vertus

---

<sup>45</sup> Cf. P. Hadot (1987), p. 331 : dans le passage où Simplicius discute le statut spirituel du destinataire du *Manuel*, il écrit que cet ouvrage « ne s'adresse pas (οὔτε) à l'homme capable de vivre selon la vertu purificatrice » (οὔτε οὖν πρὸς τὸν καθαρτικῶς δυνηθέντα ζῆν, Simplicius, *In Epict.* 2, 33). Une partie de la tradition manuscrite, H, présente non pas οὔτε mais οὕτως, et le sens devient alors : le Manuel « s'adresse ainsi (οὕτως) à l'homme capable de vivre selon la vertu purificatrice ». Si donc Politien avait sous les yeux un texte de la famille H, ce n'est pas intentionnellement qu'il se sépare ici de Simplicius.

<sup>46</sup> P. Hadot (1987), p. 332 et Garin (1952), p. 914 n. 3). Cf. Macrobie, *Commentaire au Songe de Scipion* I 8. Ce dernier, qui se réfère explicitement à Plotin (cf. *Ennéades* I 2), propose la quadripartition classique au Moyen-Âge : « Quatuor esse uirtutum genera, politicas, purgatorias, animi purgati, et exemplares ».

<sup>47</sup> Le philosophe, écrit en effet Politien, « qui se ab omni corporis labe contagioneque avocarit », éd. Garin (1952), p. 914. La renaissance du platonisme au XVe siècle a permis au dualisme (âme et corps considérés comme deux entités à part entière) de revenir à l'avant de la scène. La doctrine aristotélicienne au contraire ne distinguait les éléments du composé humain que pour mieux les rassembler dans une réalité foncièrement unifiée. Politien, pour ne donner qu'un exemple dans le texte qui nous occupe ici, témoigne de son attachement à Platon, « cuius uero dulcissimum in ore versatur nomen » (*ibid.*).

exemplaires et celles de l'âme purifiée, les vertus purifiantes (*purgatoriae*) sont celles de l'homme en marche vers ce détachement d'avec la corporéité qui doit ultimement déboucher sur l'état de philosophe<sup>48</sup>. L'homme des vertus purificatrices est celui qui a saisi le sens de la distinction métaphysique entre l'âme et le corps exposée plus haut et qui, pour ce motif, sait que son corps n'est qu'un instrument au service de l'âme et non une partie de l'homme véritable<sup>49</sup>. Nous comprenons ainsi qu'il ne peut y avoir de quatrième moment dans la hiérarchie des vertus : celui qui ne comprend pas cette vérité fondamentale ressemble aux brutes puisque « cette unique réalité [l'âme raisonnable] qui nous distingue des bêtes fauves est également l'unique constituant de notre substance d'homme »<sup>50</sup>. Il est clair, dès lors, que c'est à l'homme des vertus purifiantes que s'adresse le *Manuel* puisque le philosophe accompli n'a plus besoin qu'on lui apprenne à se détacher de la matière tandis que l'homme qui ne porte pas sur la réalité de sa propre nature un jugement droit ne doit pas être compté comme homme (*in brutorum numerum referendus*).

En quoi est-ce une réponse à l'obscurité reprochée par Scala à Épictète lorsque ce dernier parle des *opera nostra* ? C'est que, comme l'explique Politien, celui qui a compris ce qu'était l'homme saisi par le fait même quelles sont les œuvres qui dépendent de lui<sup>51</sup>. La métaphore du cocher sur son char illustre cela : il est au pouvoir de l'âme d'être un bon aurige et de tenir ferme le mors, ou de laisser les cauales mener le char vers l'abîme<sup>52</sup>. Rien de plus limpide par conséquent que la doctrine d'Épictète :

---

<sup>48</sup> Chez Simplicius, l'étagement tripartite est conçu différemment : au sommet, il y a la vie théorique ou contemplative du sage (τὸ θεωρητικόν, *In Epict.* 2, 36) ; ensuite vient l'ordre des vertus cathartiques (τὸ καθαρτικῶς δυνήθεν ζῆν, *In Epict.* 2, 33) ; enfin celui de vertus civiles (ἠθικαὶ καὶ πολιτικαὶ, *In Epict.* 3, 1), équivalent à celui des *virtutes purgatoriae* de Politien puisqu'il correspond à la prise de conscience que le corps ne dépend pas de nous et n'est qu'un instrument.

<sup>49</sup> « Corpore autem ipso non quidem ut parte aliqua animo adjuncta, sed ut instrumento utamur », éd. Garin (1952), p. 916. De même chez Simplicius (*In Epict.* 1, 36-37), « παιδεύει δὲ τὸν ἄνθρωπον, ὡς κατὰ ψυχὴν λογικὴν οὐσιωμένον, τῷ σώματι χρώμενον ὡς ὄργάνῳ ».

<sup>50</sup> « Quo uno a belvis differamus quoque uno substantia hominis constet », éd. Garin (1952), p. 916.

<sup>51</sup> « Hunc si hominem accipias, jam, ut arbitror, quae sint opera non ignores », éd. Garin (1952), p. 916. En dépit des différences qui existent entre l'exposé de Simplicius et celui de Politien sur cette question, l'un et l'autre s'accordent néanmoins pour définir les œuvres propres de l'homme comme celles non pas du corps mais de l'âme (cf. p. ex. Simplicius, *In Epic.* 4, 4-6 : « Τοιαῦτα [id est τὰ ἐφ' ἡμῖν] δὲ ἐστὶ τὰ κινήματα τῆς ψυχῆς, τὰ ἐνδοθεν ὑπ' αὐτῆς κατὰ τὴν αὐτῆς κρίσιν καὶ αἴρεσιν γινόμενα » ; ou encore 7, 32-36 : « Ἐπεὶ καὶ τοῦτο ἐστὶν ἐφ' ἡμῖν, ἡ αἴρεσις καὶ προαίρεσις ἡμῶν. Ἡ γὰρ ὑπόληψις, καὶ ὄρμη, καὶ ὄρεξις, καὶ ἔκκλισις, εἰς τὴν αἴρεσιν καὶ προαίρεσιν ἀναφέρονται, ἐνδοθεν οὐσαι πᾶσαι τῆς ψυχῆς κινήσεις, καὶ οὐκ ἔξωθεν ὠθισμοί »).

<sup>52</sup> « Sed cum sit animus, id quod et Plato idem divine scribit [au passage, notons que la traduction italienne de Garin est ici fautive quand il écrit, p. 919, 'come scrive il divino Platone'], velut auriga quidam et rector, is, si et stimulus parcat et loris fortius utatur, facile ad calcem secundo cursu perveniat.

Obscur ou embrouillé, notre Épictète ? Mais on ne peut espérer trouver personne qui soit plus évident, plus clair, plus limpide ; bien plus encore, c'est au point que ce ne sont pas seulement tes yeux de lynx[, mon cher Scala,] mais également ceux du dernier des idiots qui sont à même de l'apprécier !<sup>53</sup>

Jusqu'à un certain point, n'est-il pas permis de voir dans cette remarque ainsi que dans les observations qui précèdent (« Impossible d'ignorer ce que sont nos *opera propria* dès lors que l'on a compris ce que c'est qu'un homme ! ») autant de piques lancées contre Scala qui fait ici figure de balourd : celui-ci en effet prétendait qu'Épictète était obscur et se trompait. Or non seulement il ne se trompe pas – et les textes de Platon militent en ce sens – mais la compréhension de l'homme qui en découle logiquement est limpide : dès lors que l'on sait ce qu'est vraiment un homme, les *opera propria* de celui-ci vont de soi. On peut encore noter à cet égard que lier, comme Politien s'attache à le faire, le Portique à Platon est une manière d'en assurer la solidité puisque, comme il le dira plus loin, celui qui s'opposera à Épictète, à terme, excitera contre lui « la majesté platonicienne et toute l'Académie » (*platoniam majestatem omnemque Academiam*) !

Reste alors à parler de la soi-disant impossibilité du stoïcisme comme doctrine trop exigeante pour les forces humaines. En multipliant les exemples tirés du *Manuel*, Politien observe qu'il n'y a là rien de surhumain, mais qu'au contraire les pensées sur lesquelles Épictète demande à chacun de s'arrêter à part soi portent sur des événements réellement susceptibles de se produire (la mort d'une épouse, la maladie d'un enfant, etc.). Mais Politien entend ne pas esquiver ce qu'il sait constituer le fond de la critique de Scala : la morale stoïcienne, selon ce dernier, a ceci d'inhumain qu'elle prétend que l'homme, sous prétexte qu'il s'est préparé au choc, peut passer outre sans être ému et triompher des affects de sa nature dont les médecins ont pourtant à bon droit souligné la force : « c'est par une exigence de la nature que nous gémissons » dans l'adversité, et penser que l'on peut balayer cet état de chose est illusoire et dépasse les possibilités humaines<sup>54</sup>. Voilà ce que dit Scala. À l'autorité de ces médecins (*physic*), Politien, pour

---

Si vero aut lora nimis remittat aut acrius quam par est stimulis citet, is ceu Phaeton aut Bellerophon aliquis praeceps feratur necesse est », éd. Garin (1952), p. 918.

<sup>53</sup> « Obscurus igitur aut perplexus noster Epictetus ? quo neque planius quicquam, neque enunciatius [*sic*], neque etiam lucidius, ne optare quidem ausis. Ut in eum nedum tui isti lyncei oculi, sed vel hebetissimi quique inspicere possint », éd. Garin (1952), p. 918.

<sup>54</sup> « Sed ne in re manifesta minime necessariis argumentis ambitiosus utar, pergam quo tendis ; neque enim tam quod praeceperit reprehendi a te intelligo, quam quod ille deinde nimis magnifice polliceatur : non videlicet perturbatum iri nos, si haec [*sc. eventa*] praemeditata nobis fuerint, liberorum aut uxoris morte. Huic tu praecepto naturae augustum nomen, quod maximum, ut physici dicunt, ad omnes affectus momentum habeat, quasi Ajacis illum clypeum objectas ; naturae enim, inquis, imperio gemimus », éd. Garin (1952), p. 920.

établir que cette prétendue exigence n'est pas aussi impérieuse que le croit Scala<sup>55</sup>, oppose des contre-exemples. Ainsi évoque-t-il les figures de Solon ou de Caton le Censeur, qui ont été capables de ne pas se laisser emporter dans des circonstances particulièrement accablantes. Et d'ajouter que, dès lors que la chose a été possible pour un homme, on est obligé d'admettre, non pas qu'elle est facile, mais du moins qu'elle est possible pour tous les autres :

Ce ne sont pas là des choses faciles, mais elles n'excèdent pas non plus les forces humaines. Si tu l'admetts chez telle ou telle personne, assurément tu dois également l'admettre pour le grand nombre – je me servirai ici d'un procédé démonstratif que les logiciens appellent l'induction et dont Socrate fait un large usage chez Platon, prince des philosophes. Il suit nécessairement que, ayant accordé que cette disposition s'est effectivement réalisée chez telle ou telle personne, tu ne peux refuser d'admettre qu'au moins la même capacité, la même faculté se retrouve dans l'espèce humaine tout entière<sup>56</sup>.

Il y a plus. Non seulement Épictète ne propose pas des choses impossibles, mais, observe encore Politien, on conviendra qu'il est véritablement *indulgentissimus*, si l'on songe que, loin de ne prescrire que des choses purement possibles, il n'a rien demandé qui n'ait été illustré de fait par des hommes<sup>57</sup>. Voilà donc pour les trois critiques majeures de Scala. Nous apprenons ensuite que d'autres objections avaient été soulevées par le

---

<sup>55</sup> Si par contre il s'agissait effectivement d'une exigence de la nature, prétendre avec les Stoïciens que l'on peut envisager de la contrer et de la vaincre serait effectivement une illusion (« *Naturae enim nemo resistit, cui qui adversetur is gigantum more quod dicitur cum diis bellum gerat* », éd. Garin [1952], p. 920), mais ce que veut dire Politien, c'est que la nature n'exige pas nécessairement nos larmes.

<sup>56</sup> « *Non sunt quidem haec [gesta sc. eis Solonis vel Catonis similia] factu facilia ; non supra hominis tamen sunt vires. Si das in uno hoc aut altero, dabis profecto et in multis, utarque eo demonstrationis genere, quam inductionem dialectici vocent, qua plurima apud Platonem philosophorum principem Socrates utitur, ut necesse [sic], cum quidem in uno aut altero homine actu id exitisse concesseris, idem in universa quoque specie virtute saltem facultateque inesse non diffiteare* », éd. Garin (1952), p. 920.

Politien a beau n'y faire aucune allusion, on ne peut s'empêcher de penser à un passage des *Lettres à Lucilius* de Sénèque, où celui-ci répond justement à une objection telle que devait encore en soulever Scala quatorze siècles après lui : « (...) il s'est trouvé nombre d'hommes qui, dans un entraînement irréfléchi, ont foulé aux pieds les choses que le vulgaire désire ou redoute. On en a vu qui ont plongé leur main dans la flamme ; d'autres qui ont continué de rire au milieu des tortures ; d'autres qui n'ont pas versé une larme aux funérailles de leurs enfants (*qui in funere liberorum lacrimam non mitterent*) ; d'autres qui volaient avec intrépidité au-devant de la mort : l'amour, la colère, la cupidité leur ont fait braver les périls. Ce dont est capable un peu de résolution excitée par un aiguillon passager, combien plus en sera capable la vertu qui n'agit point par emportement, par caprice, mais d'une manière soutenue et avec une vigueur incessante ! », *Ad. Luc. IX 76, §20*. Traduction de Charpentier-Lemaistre légèrement modifiée.

<sup>57</sup> « *Tantum vero abest ut magis ardua sint ejus praecepta, quam quae natura hominis efficere possit, ut etiam indulgentissimus videatur Epictetus noster, qui ne ea quidem sibi praecipienda permiserit, quorum non modo virtus aut facultas, sed actus quoque exempla passim extiterint* », éd. Garin (1952), pp. 920 et 922.

chancelier florentin, mais Politien les considère avec un dédain non dissimulé : « Quant aux autres arguments que tu as élaborés dans ta lettre, je n'aurai pas de peine, si tu me le permets, à les ruiner »<sup>58</sup>.

C'est que les autres reproches de Scala, que Politien ne mentionne qu'une fois parvenu au terme de sa lettre, ne présentent pas grand intérêt : le chancelier reproche à Épictète sa division trop sommaire de la réalité – mais rien ne sert de multiplier les divisions si c'est assez d'un petit nombre –, et d'être par trop sec dans son exposé – mais c'est par souci d'éviter toute redondance. Quant à reprocher à Épictète de ne pas développer suffisamment le point de départ ou les présupposés métaphysiques qui sont les siens (et qui ont été rappelés ici grâce à Platon), c'est ne pas tenir compte de ce qu'il a en vue dans cet ouvrage et des limites qu'impose une telle entreprise. Politien propose ici une comparaison : les mathématiciens se servent d'axiomes sans pourtant les démontrer. Leur en fait-on le reproche ? Non, parce que la discussion de ces axiomes n'est pas de leur ressort en tant que mathématiciens<sup>59</sup>. De la même manière, Épictète ne cherche pas à établir la structure métaphysique de l'homme, mais il la présuppose en vue de le former et de l'aider à progresser. Et, ajoute encore Politien, ce que présuppose Épictète, c'est la doctrine de Platon.

### Conclusion

La boucle est donc bouclée et le recours à Platon (via le néoplatonisme qui a apposé sa marque sur la compréhension par Politien du *Manuel*), loin d'être simplement une entrée en matière comme pouvait le laisser penser le début de la lettre, apparaît comme la fondation même sur laquelle doit reposer, à terme, l'enseignement d'Épictète, de sorte que l'on ne peut qu'approuver ou rejeter ensemble les deux philosophes :

De même donc que Teucer, chez Homère, se défend avec le bouclier d'Ajax, de même aussi notre Stoïcien combat ici hardiment en se couvrant des arguments de Platon comme d'un bouclier<sup>60</sup>.

---

<sup>58</sup> « Cetera quae in tua epistola sis machinatus nullo negocio, si haec dederis, demoliamur », éd. Garin (1952), p. 922. Le verbe *machinor* n'est probablement pas le plus élogieux que Politien avait à sa disposition : le terme a conservé cette coloration en français lorsque nous parlons d'une « machination » que l'on trame ou fabrique de toutes pièces.

<sup>59</sup> « Vides ut mathematici demonstrationum suarum principia non probent, sed earum patrocinium ei quem primum philosophum dicimus commendent. Ad eum enim illa pertinent, quae universalialia nuncupantur. Punctum, inquit Euclides, id est cuius pars nulla est ; negato id, obmutescet mathematicus, sed adest periclitanti philosophus. Etc. », éd. Garin (1952), p. 922.

<sup>60</sup> « Igitur ut apud Homerum Ajacis se clipeo [*sic*] Teucer defendit, ita et Stoicus hic noster sub Platonis rationibus quasi sub clypeo audacter pugnat », éd. Garin (1952), p. 924. Le parallèle est mis en valeur par l'emploi de l'adverbe *audacter* qui rappelle évidemment par sa finale le nom de Teucer.

Au-delà des considérations sur l'éventuelle ironie du propos de Politien à l'égard des critiques de Scala, nous voyons donc que l'idée essentielle de Politien est d'assurer, si l'on peut dire, les arrières d'Épictète en arc-boutant ses préceptes sur l'enseignement de Platon, qui jouit alors d'une autorité et d'un prestige considérables. Ainsi, bien plus qu'une simple réponse circonstancielle destinée à écarter des objections ponctuelles, l'enjeu doctrinal de la lettre de Politien est considérable puisqu'il manifeste ultimement une parenté philosophique permettant au Portique de revendiquer une paternité qui le place au-dessus de tout soupçon aux yeux d'un humaniste pétri de platonisme.